



MAÏSSA BEY Née en 1950 (Algérie)

Née à Ksar el Boukhari en Algérie, Maïssa Bey a fait ses études de lettres à l'Université d'Alger puis a enseigné à Sidi Bel-Abbès avant d'occuper les fonctions de conseillère pédagogique. Elle multiplie les activités socio-culturelles en Algérie, a fondé les éditions Chèvre Feuille Etoilée et créé une association de femmes, « Paroles et écritures ».

Cette fille-là, L'aube, 2001

Des figures féminines réunies dans une même arche naufragée, par Malika la narratrice, elle qui a été abandonnée et qui s'invente des mères, des compagnes de détresse, des soeurs de désamours. Des filles perdues, des égarées du monde, des laisser-pour-comptes, de ces femmes que la vie (et les hommes !) ont abusées, broyées, rejetées, meurtries.

Drôle, ce petit bout de femme au visage parcheminé et au regard plein de malice. Irrévérencieuse jusqu'au bout. J'aimais particulièrement l'entendre raconter, de sa voix de plus en plus ténue, les circonstances dans lesquelles elle avait été mariée. Récit émaillé de digressions et de commentaires si nombreux qu'on en oubliait parfois le fil.

Elle est assise au soleil devant la porte de la maison. Un bien grand mot, dit-elle en rectifiant, c'est plutôt un gourbi en briques de boue séchée qu'il leur faut reconstruire après chaque pluie.

Elle est assise, sa poupée de roseaux sur les genoux. Elle joue avec les autres filles du village. Profondément absorbée, elle n'entend tout d'abord pas sa mère qui, derrière la porte, l'appelle. Puis elle se lève en demandant à ses camarades de ne pas continuer à jouer sans elle, de l'attendre pour finir de marier les poupées. Mais voilà, sa mère lui dit qu'une grande fête va être donnée au village. Il faut qu'elle se prépare.

Elle revient vers ses amies, récupère sa poupée, se précipite en courant à l'intérieur de la maison. Un baquet plein d'eau tiède trône au milieu de la pièce. On va la laver. Luxe inouï pour

elle qui n'a jamais vu autant d'eau dépensée pour sa personne ! Heureuse, elle se laisse masser et frictionner en présence de ses tantes et de toutes les voisines. On lui démêle les cheveux, on lui fait deux lourdes tresses ; elle a les cheveux très longs, jusqu'au bas du dos, jamais coupés, comme toutes les filles. On lui enduit les mains et les pieds de henné. Puis on la revêt d'une belle robe brodée d'or et d'argent, un peu trop grande pour elle, tirée du coffre en bois peint où sa mère enferme leurs biens les plus précieux.

Les yeux soulignés de khôl, parée de lourds bijoux en argent, la tête recouverte d'un voile rose, entourée de toutes les femmes qui chantent et dansent, elle attend sagement que la fête commence. Sans trop comprendre pourquoi on se donne tant de mal pour la préparer simplement à assister à une fête. Elle aurait bien aimé chanter et danser elle aussi, mais elle se tient tranquille, pour une fois. Elle est tellement heureuse d'être l'objet de toutes les attentions qu'elle ne pose pas de questions.

Ce n'est qu'à la tombée du jour, lorsqu'elle est enveloppée d'un burnous blanc sous lequel elle a la sensation d'étouffer, hissée sur un cheval, emmenée sous les youyous des femmes qui suivent à pied le cortège, et enfermée dans une chambre où sa mère la laisse seule, qu'elle comprend enfin ce qui lui arrive...

Elle avait dix ans, oui, vous avez bien lu, dix ans.

Maïssa Bey, *Cette fille-là*, L'aube (2001)